DISCOURS

PRONONCÉ LORS DE

L'INAUGURATION DU MONUMENT

CARTIER-BRÉBEUF

LE 24 JUIN 1889

Par M. CHAUVEAU

Commandeur de l'ordre de Pie IX, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire, officier de l'Instruction publique de France, docteur ès lettres et en droit de l'Université Laval, membre de la Société Royale du Canada, membre associé de l'Académie Royale de Belgique, membre de la société d'Histoire Diplomatique, membre correspondant de l'Athénée Louisianais etc., etc., etc.

DONNACONA

POÉSIE PAR LE MÊME

MONTRÉAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

1889

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

7 50

(F 1865

DISCOURS

PRONONCÉ LORS DE

L'INAUGURATION DU MONUMENT

CARTIER-BRÉBEUF

LE 24 JUIN 1889

Par M. CHAUVEAU

Commandeur de l'ordre de Pie IX, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire, officier de l'Instruction publique de France, docteur ès lettres et en droit de l'Université Laval, membre de la Société Royale du Canada, membre associé de l'Académie Royale de Belgique, membre de la société d'Histoire Diplomatique, membre correspondant de l'Athénée Louisianais etc., etc., etc.

DONNACONA

POÉSIE PAR LE MÊME

MONTRÉAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

1889

Le discours et la pièce de vers que l'on va lire étant l'un et l'autre dédiés à la mémoire de Jacques Cartier, on a cru qu'il était naturel de les réunir dans une même brochure.

Donnacona fut publié en 1861, dans le 1er volume des *Soirées canadiennes*. Cette pièce avait été inspirée par la lecture du second voyage du navigateur malouin, dans la seule édition que nous avions alors, celle de la Société littéraire et historique de Québec.

Le discours a été prononcé à la suite d'une cérémonie bien imposante, la bénédiction d'une croix de fer, qui reproduit la croix de bois que Cartier avait plantée près de son Fort, le 3 mai 1536, et d'un monument élevé à sa mémoire et à celle des premiers missionnaires jésuites qui vinrent s'établir en cet endroit près d'un siècle plus tard.

Une messe fut célébrée en plein air par Son Eminence le cardinal Taschereau, entouré des prélats de sa maison, en présence du lieutenant-gouverneur de la province, de ses ministres et d'une foule immense accourue, on peut le dire, de presque tous les points de l'Amérique.

Le *Credo*, l'*Agnus Dei*, le *Domine, salvum fac regem*, auquel se mariaient les strophes du *God save the Queen*, furent chantés par un chœur puissant et bien dirigé. Ce chant grégorien harmonisé, doux et lent, soutenu par un orchestre dont les sons étaient à demi voilés, fut d'un effet ravissant. A l'élévation, les commandements militaires, les fanfares et une salve d'artillerie, ajoutèrent à la grandeur de l'impression produite.

Après la messe, l'honorable M. Angers, lieutenant-gouverneur, qui avait établi un concours pour un éloge de Jacques Cartier, distribua aux lauréats les médailles dues à sa munificence. Un essai en langue française par M. le docteur Dionne, et deux essais en langue anglaise, l'un par M. Pope, d'Ottawa, et l'autre par M. Stephens, de Montréal, furent couronnés.

Cette gracieuse cérémonie avait été précédée de l'exécution d'une charmante mosaïque de nos bonnes vieilles chansons canadiennes, dans laquelle revenait souvent " A Saint-Malo, beau port de mer." C'était la ballade du jour, et elle détrônait presque " A la claire fontaine," notre air national, pour ne pas dire officiel.

Bien que cela eût apporté une nuance de gaieté dans la cérémonie, jusque-là toute religieuse et attendrissante, une émotion très vive régnait encore dans la vaste assemblée, lorsque l'orateur fut invité à prendre place sur l'estrade où la messe venait d'être célébrée. On ne sera pas étonné d'apprendre qu'il partageait à un haut degré cette émotion, lorsqu'on songera qu'il avait devant lui non seulement sa ville natale, mais

encore les hauteurs de Sainte-Foye où, il y a déjà bien longtemps, il lui avait été donné de prendre la parole dans deux circonstances également solennelles. (*)

La grande fête des 23, 24 et 25 juin 1889, a été nommée bien justement un *Triduum* national. (†) L'adresse présentée au cardinal-archevêque par M. Robitaille, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, et la réponse de Son Eminence, le discours prononcé la veille au soir, à la Basilique, par M. l'abbé Pâquet, celui de M. le juge Routhier au concert de la salle de musique, ceux du banquet de la salle Jacques-Cartier, la procession qui suivit la cérémonie du 24 juin, l'immense concours de nos compatriotes de toutes les parties du continent, et surtout de ceux des Etats-Unis, qui ne s'étaient encore jamais portés en si grand nombre à nos réunions, toutes ces choses et tant d'autres qu'il nous est impossible de mentionner dans cette courte notice, rendront à jamais mémorable l'inauguration du monument Cartier-Brébeuf.

(*) 1° Discours pour la pose de la première pierre du monument aux héros du 28 avril 1760 (15 juillet 1855).

2° Discours pour l'inauguration du monument élevé dans le cimetière Belmont à notre historien F. X. Garneau (15 septembre 1867).

(†) L'initiative de la construction de la croix et du monument est due au *Cercle Catholique* de Québec et à un *Comité littéraire et historique* formé par cette institution. Ce comité a pu prélever jusqu'ici la somme de $5,000 par souscriptions.

DISCOURS

PRONONCÉ LORS DE

L'INAUGURATION DU MONUMENT

CARTIER-BRÉBEUF

Eminence,

Votre Honneur,

Messieurs,

Dans le récit de son premier voyage aux "Terres-neufves de Canada et autres lieux," le capitaine Jacques Cartier de Saint-Malo, nous apprend qu'après que ses vaisseaux eurent passé six jours battus par la tempête et dans une obscurité telle qu'on ne pouvait voir aucune terre, il se trouva, le vingt-quatre juin mil cinq cent trente-quatre, en présence d'un cap qu'il nomma cap Saint-Jean, parce que, dit-il, "c'était la fête à Mgr saint Jehan." Le temps était si mauvais, le brouillard si épais, que l'on ne put approcher de terre.

La fête que Cartier avait célébrée dans les brumes du golfe Saint-Laurent, fête antique et populaire dans son

cher pays de Bretagne, cette fête devait être celle de tout un peuple sur les rives du grand fleuve qu'il remonta l'année suivante.

Comme les vaisseaux de nos hardis explorateurs, la jeune nationalité franco-canadienne a été ballottée bien des fois par la tempête ; souvent il a fait bien sombre autour d'elle, et c'est à peine si elle pouvait entrevoir quelque chose des grandes destinées qui lui étaient réservées.

Souvent aussi, un ciel plus clément, une atmosphère plus lumineuse la consolèrent et ranimèrent sa confiance, si bien qu'aujourd'hui, trois cent cinquante-cinquième anniversaire du jour où Cartier nommait le cap Saint-Jean, la société Saint-Jean-Baptiste de Québec, entourée des délégations des sociétés sœurs, éparses sur toute la surface de l'Amérique, vient commémorer l'arrivée de l'intrépide Malouin à l'endroit même où il arbora la croix sur les rives du Cabir-Coubat des sauvages.

Cette société a donné l'exemple des grandes démonstrations par lesquelles nous nous sommes si souvent affirmés. Depuis sa fondation, en 1842, elle a rappelé sur les champs de bataille de Sainte-Foye et des plaines d'Abraham les combats qui ont illustré et nos ancêtres et ceux de nos compatriotes qui se réclament d'une autre origine ; elle a réveillé les échos de ces lieux célèbres pour leur faire répéter les noms des héros de mil sept cent-cinquante-neuf et de ceux de mil sept cent-soixante.

Aujourd'hui elle remonte plus haut dans notre histoire, et, sur la terre pour bien dire sacrée où Cartier érigea son premier fort et passa un si rude et si cruel hiver ; où, près d'un siècle plus tard, les premiers missionnaires jésuites eurent leur établissement, elle

vient inaugurer un monument, reflet et symbole d'une pensée à la fois religieuse et patriotique.

Fut-il jamais, Messieurs, plus heureux concours de circonstances grandes et touchantes, plus naturelle et plus sublime union de choses à jamais mémorables ?

A ces deux grands souvenirs s'ajoute celui du roi chevalier, qui, par la grâce de Dieu, régnait sur la vieille France et prenait possession de la nouvelle. Quels nobles et glorieux événements ! Pour nous, quelle cause légitime, disons mieux, quelle cause irrésistible d'émotion et d'enthousiasme !

Je lis sur une des faces du monument que nous inaugurons le nom de Cartier et celui de ses vaisseaux, sur l'autre les noms de Brébeuf et de deux autres missionnaires. N'y trouvez-vous pas comme l'image des deux sociétés dont l'intime union garantit la paix du monde, l'ordre et la liberté, la société religieuse et la société civile ? D'un côté, le héros chrétien dévoué à son pays et à sa foi, de l'autre, l'apôtre dévoué à sa mission et sachant qu'elle seule peut rendre ses compatriotes heureux.

Voyons d'abord la conduite de Cartier, le précurseur de Champlain et des missionnaires qui l'accompagnèrent.

Au temps de François premier comme au temps de Ferdinand le Catholique, la découverte des terres nouvelles était le fruit de deux grandes idées : la recherche d'une route vers les riches contrées de l'Inde, et la conversion des infidèles. Pour les souverains de l'Espagne et pour ceux de la France, la seconde paraît l'avoir emporté de beaucoup sur la première.

Tous les documents de l'époque en font foi ; toutes les requêtes des découvreurs aux souverains, toutes les lettres patentes des souverains aux hardis aventuriers

mettent en première ligne l'extension du royaume de Dieu. Mais je sais ce que l'on peut opposer à ces pièces officielles, c'est précisément qu'elles sont officielles.

Aussi vois-je dans toute la vie des premiers agents de la civilisation en Amérique, dans tous les actes, dans toutes les paroles de Colomb et de Cartier, dans cette conduite journalière qui rend plus transparent tout ce qui enveloppe la pensée de l'homme, qui vous fait sentir jusqu'aux battements de son cœur, la plus éclatante et la plus indiscutable confirmation de ce qu'attestent les parchemins et les empreintes royales.

Le navigateur de Saint-Malo n'a pas fait moins de quatre voyages au Canada: dans aucun d'eux il ne s'est démenti un seul instant.

Nulle préoccupation personnelle, nulle pensée de lucre, nul acte indigne de la mission que la Providence lui avait donnée ne vient le faire déchoir en quoi que ce soit.

Dans son premier voyage il n'a que deux pensées, religion et patrie, et la patrie c'était pour lui, non seulement sa chère Bretagne, mais toute la France. A cela vient se joindre le souvenir de la famille ; modestement et sans même le motiver dans son récit, il donne le nom de baptême et le nom de famille de sa femme à plusieurs îles. Sur la côte sud du golfe, à un endroit qu'il appelle port Saint-Michel, il érige une croix comme il devait en ériger une ici, avec un écusson portant trois fleurs de lis et ces mots : " Vive le Roy de France."

Comme le fait remarquer l'auteur d'un des essais couronnés par un gouverneur qui se souvient que François Ier tenait au titre de père des lettres, ce roi lui-même a indiqué, en le nommant capitaine général des vaisseaux de la troisième expédition, les qualités précieuses dont notre héros avait fait preuve, disant

qu'il " se confiait pleinement en la personne du dit Jacques Cartier, en sa capacité, son dévouement, son courage, sa grande diligence et son expérience."

S'il avait ajouté : sa bonté, sa piété, son humilité, le portrait eût été complet !

Quels beaux et touchants tableaux le récit de son second voyage n'offre-t-il pas à nos regards ! On hésite entre la grande et sombre peinture de ce qui s'est passé à Stadaconé, et la riante et émouvante description de sa visite à Hochelaga. Déjà les deux grandes cités futures sont rivales !

On ne sait ce que l'on doit le plus admirer du courage de Cartier dans le malheur, de sa prudence dans le plus périlleux état où un chef d'expédition puisse se trouver, dans le plus rude des hivers, au milieu d'un peuple barbare et dont la perfidie innée ne se révèle que trop, ou de la charité active et intelligente qu'il montre pour son équipage décimé par une terrible maladie à laquelle il échappe lui-même comme par miracle.

Voilà pour Stadaconé ; c'est-à-dire le danger, l'épreuve, la souffrance, mais aussi le triomphe, la Providence voulant bien couronner tant d'héroïsme et de sagesse.

D'un autre côté, quelle fermeté ne montre-t-il pas lorsqu'il rit de Cudoagny et de la naïve comédie montée par ses adorateurs, et que, se confiant à ce Jésus qu'il leur avait annoncé, il s'avance sans guide dans le fleuve immense, inexploré ! Et comme ce courage est bien récompensé par la découverte de ces riants paysages, de cette terre fertile et déjà abondante en moissons, et par la réception que lui fait une peuplade plus nombreuse, plus riche et plus confiante !

Que de grandeur à la fois et de simplicité dans cette scène que l'on dirait une page de la Bible, tandis

que hommes, femmes et enfants se pressent autour de l'étranger, que celui-ci leur lit l'Evangile selon saint Jean et la Passion, que les malades, les infirmes lui sont amenés, qu'on lui apporte des poissons et des fruits, et que, entouré de ses gentilshommes, au son éclatant des trompettes, il distribue chapelets, *agnus dei* et cadeaux de tout genre !

Quel contraste entre les plaines à perte de vue qu'il découvre du haut du mont Royal, nom qu'il a donné et qui est resté, et les rives désolées et brumeuses du golfe, et même le grandiose mais sévère paysage qui entourait Stadaconé !

Hochelaga, ce fut donc pour Cartier le succès doux et facile, les séduisantes promesses de l'avenir.

Mais partout l'homme bon, sensible et modeste se montre à côté de l'homme habile, du marin hardi à la fois et prudent.

Soit qu'il s'efforce de guérir l'agouhanna d'Hochelaga, et que, pour cela, selon l'heureuse expression de M. Léon Guérin, il demande à Dieu comme un miracle, soit qu'il promette de se faire pèlerin à Notre-Dame de Rocamadou pour obtenir la guérison des malades de son équipage, il y a chez lui les preuves d'une foi ardente et d'un dévouement sans bornes.

Je n'ignore pas qu'on lui reproche l'enlèvement de Donnacona et des autres sauvages. Ce serait mal le défendre que de dire seulement qu'il a agi comme tous les découvreurs de son temps et qu'on ne croyait à leurs récits que lorsqu'ils ramenaient avec eux quelques habitants des terres nouvelles. Mais du moins, dans ce qui s'est passé à Stadaconé, il y a ceci à considérer qu'il n'avait peut-être pas d'autre alternative que de faire ce qu'il a fait, ou d'engager avec les indigènes un combat probablement fatal à ceux-ci, ou même à ce qui restait de son équipage. Je ne serais

pas surpris, du reste, que beaucoup de gens qui trouvent bien légitime la dispersion, pour raison d'Etat, aux quatre coins de l'Amérique, de toute une jeune nation, fussent au nombre de ceux qui font à Cartier un crime de l'enlèvement de ces indigènes dont il voulait faire et dont il fit des chrétiens.

Pour moi, ces faits ne détruisent en rien l'opinion que tout ce que l'on connaît de lui nous donne de son bon et généreux caractère.

Et ce caractère, il s'affirme et se corrobore même dans cette obscurité qui s'est étendue sur sa vie, après que l'étoile du marin fut descendue sous l'horizon, dans cette longue fin d'existence qui suit le dernier de ses voyages et où il avait repris, en son vieux Saint-Malo, son ancien genre de vie. Elle est remplie de traits charmants que des recherches toutes récentes nous ont fait mieux connaître.

Aussi, après avoir salué avec M. Joüon des Longrais, l'aviseur presque officiel des échevins et des juges de paix, l'arbitre et l'expert d'une foule de procès, le bon compagnon toujours bien venu, et le parrain d'innombrables enfants, on admire avec le savant paléographe "combien la découverte d'un continent dérangeait peu au seizième siècle—pour celui qui l'avait faite—les conditions normales de la vie."

On s'est demandé si Cartier avait été anobli. M. des Longrais a presque démontré la négative. Alors je dis tant pis pour le roi chevalier et pour son successeur Henri II, et je suis presque tenté d'ajouter, tant mieux pour la mémoire de notre héros !

Il n'a eu ni les fers qui ont puni Christophe Colomb de ses grandes actions, ni l'exil dans une île lointaine comme le plus grand capitaine des temps modernes, ni l'abdication sombre et funèbre du rival de François Ier ; mais il a eu ce que le génie et l'ambition redoutent le

plus, la vie la plus prosaïque terminant la carrière la plus poétique, et dans sa modestie il s'en est à peine douté !

On discute aujourd'hui tout ce qui le concerne, on ne sait au juste s'il est l'auteur des récits qu'on a retrouvés si difficilement, on n'apprend que petit à petit les principaux événements de sa vie ; et à travers tous ces débats et toutes ces recherches grandissent son nom et sa réputation, car de toutes ces obscurités est faite une partie de sa gloire !

Et quand aura disparu le vieux manoir de Limoilou, de même que sont disparues et sa maison de ville et la maison voisine où naquit Chateaubriand, il restera toujours de lui la plus pure et la plus resplendissante des légendes.

Cartier, ce n'est plus en effet le maître pilote ou même le capitaine général du seizième siècle. Cartier, c'est le précurseur de Champlain, de Laval, de Brébeuf, de Frontenac, de tous nos héros, de tous nos apôtres ! Cartier, c'est l'homme qui a donné à la civilisation la moitié d'un continent ! Et de même que toutes les prières faites dans ses voyages, depuis le port de Brest jusqu'à celui d'Hochelaga, se rattachent à la messe qu'un prince de l'Eglise vient de célébrer, de même les épreuves qu'il a subies, les travaux qu'il a faits, se relient à toutes les épreuves de la jeune patrie canadienne, à tous les combats qu'ont livrés ses généreux défenseurs ; combats des soldats sur les champs de bataille, combats des pionniers et des bûcherons contre la forêt primitive, combats de nos hommes publics pour la protection de nos droits et pour la conquête de nos libertés !

Et cela, Messieurs, nous amène naturellement à la seconde partie de ce discours, au rôle qu'a joué notre clergé en face de la société civile.

Lorsque, sous le règne même de François Ier, Ignace de Loyola, ~~en~~ l'année qui précéda la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, fonda la compagnie de Jésus, qui venait s'ajouter aux ordres de Saint-Benoît, de Saint-François d'Assise et de Saint-Dominique, non seulement il préparait des athlètes pour lutter contre l'hérésie, mais il établissait la pépinière des premiers religieux qui devaient rougir de leur sang la terre du Canada. né

Brébeuf et Lalemant attachés aux poteaux du supplice, portant des colliers de haches rougies au feu, recevant un baptême dérisoire d'eau bouillante ; Jogues qui, après avoir échappé à ses bourreaux, revient d'Europe, retourne au milieu des barbares et y périt : voilà quelques-uns des faits les plus beaux de notre histoire, voilà des tableaux qui resteront empreints dans la mémoire de bien des générations.

A côté des jésuites, et même avant eux, les enfants de l'humble et doux François d'Assise avaient évangélisé les sauvages, et, si aucun d'entre eux ne figure au martyrologe canadien, la légende des services qu'ils ont rendus à nos ancêtres existe encore dans nos villes et surtout dans nos campagnes.

Lorsque les disciples d'Olier se furent établis à Montréal et que le grand évêque Laval eut fondé son séminaire, l'Eglise du Canada se trouva organisée sur le plan de l'Eglise universelle : épiscopat, ordres religieux, clergé séculier, et congrégations tenant le milieu entre ces deux grandes divisions ; tandis que la société civile était l'image de celle de la France sous les souverains et les ministres qui se succédèrent dans notre ancienne mère patrie ; car ce fut le privilège de notre pays, colonisé d'abord sous Henri IV, d'avoir atteint l'apogée de son ancien régime sous Louis XIV et d'avoir eu la protection d'hommes tels que Sully,

Richelieu, Mazarin et Colbert. Le résultat ne différa guère de ce qui se passait de l'autre côte de l'Atlantique ; mais une chose survint qui mit fin aux prétentions rivales des divers éléments de l'héroïque mais toujours périclitante colonie ; et cette chose, ce fut le dénouement tragique et à jamais mémorable de la longue lutte de la France contre l'Angleterre, et des colonies anglaises contre les colonies françaises sur ce sol d'Amérique.

Lorsque les derniers vaisseaux français emportèrent la plus grande partie de la noblesse et des classes instruites, lorsque les deux ordres religieux qui avaient présidé à l'établissement de notre pays disparurent, le curé sous la direction des évêques fut le dernier ami, le dernier consolateur et le dernier conseiller de l'*habitant* canadien.

Et depuis lors, Messieurs, quelle belle et glorieuse succession de pontifes, d'hommes d'Etat, de patriotes luttant avec un même esprit et un égal courage pour la conservation de tout ce qui nous était cher, de tout ce qui est cher à tous les hommes de cœur : religion, famille, langue, liberté ! Vous nommerai-je Briand, le premier évêque installé, non sans bien des difficultés, sur le trône épiscopal, plus de six ans après que Pontbriand eut écrit cette lettre admirable qui raconte les horreurs du siège de Québec, et rend le plus beau témoignage à la valeur et à la fidélité de nos ancêtres ? Vous nommerai-je Plessis, qui se posa en défenseur de nos droits et qui, dans des moments difficiles, après avoir épuisé toutes les ressources de son génie et toutes les habiletés d'une prudence consommée, dit aux envahisseurs : " Vous n'irez pas plus loin ! "

Dans la société civile, vous nommerai-je Panet, Pierre Bédard, Taschereau, Vallières, les deux Papi-

neau, John Neilson, Viger, Bourdages, et tous ceux qui furent nos plus illustres champions dans nos premières assemblées délibérantes ?

Tous ces hommes, évêques ou laïques, eurent l'intuition de notre situation difficile, tous ou du moins presque tous, eurent les grandes qualités qui distinguaient le héros chrétien—j'allais dire le saint du jour—et si les rois d'Angleterre avaient mieux connu ce qui se passait, ils auraient pu leur donner des commissions reconnaissant "leur capacité, dévouement, courage, grande diligence et expérience."

N'est-ce pas à la prudence, à la fermeté de tous ces hommes que nous devons ce que nous sommes aujourd'hui ?

Si l'organisation de la société religieuse a pu redevenir ce qu'elle était autrefois, si les fils de Loyola ont pu, après une si longue absence, reprendre leurs travaux, et les enfants de Saint-Dominique pénétrer ici pour la première fois ; si tant d'autres ordres et compagnies religieuses d'hommes et de femmes—ces dernières héritières des vertus de Marie de l'Incarnation et de la sœur Bourgeois—ont pu se fonder parmi nous ou y venir de l'étranger, ne sont-ce pas les résultats de l'état de choses que je viens de décrire ?

D'un autre côté, pourquoi nos concitoyens d'origine britannique verraient-ils d'un mauvais œil un développement qui n'est que la conséquence rigoureuse des droits et des libertés que nous possédons en commun et que nous leur avons puissamment aidé à conquérir ?

Une conduite admirable a poussé lentement mais sûrement notre brave petit peuple dans la voie de tous les progrès : progrès agricole, progrès industriel, progrès scientifique et littéraire, l'Etat, dans ces derniers temps surtout, faisant noblement sa part. Non

seulement ce peuple a su se maintenir où il était, mais il s'est étendu dans toutes les directions, et ce qu'on croyait avoir de plus sérieux à lui reprocher—le reproche n'est malheureusement pas aussi fondé qu'il l'était autrefois—c'est de savoir se contenter de peu, au point de vue matériel.

Toutes les conquêtes que nous avons faites sur la forêt primitive, tout ce que nons avons produit et conservé, tout cela ne fait-il pas partie de la force et de la puissance de la grande confédération qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique, et dont la province de Québec est le centre comme elle fut autrefois le centre de ce qui s'appelait la Nouvelle-France ?

Je sais, Messieurs, qu'il existe en ce moment un sentiment de malaise dont nous sommes la cause bien innocente, et dans le mouvement qu'il a produit, je distinguerai deux éléments.

Il y a ceux qui nous prodiguent, avec une sorte de fureur, l'insulte et la provocation. Je ne leur ferai pas l'honneur et je ne vous ferai pas l'injure de discuter leurs diatribes ; notre réponse est écrite sur la bannière des défenseurs de l'Eglise, qui font en ce moment une garde d'honneur au drapeau de Carillon : "Aime Dieu et va ton chemin."

Mais il y a aussi la grande masse de nos concitoyens de langue anglaise, au sein de laquelle on est parvenu à répandre je ne sais quelles appréhensions semblables à celles que nous éprouvions nous-mêmes et que nous avions bien le droit d'éprouver, il n'y a pas encore un demi-siècle.

A ceux-ci qui ont eu avec nous les meilleurs rapports—et il s'en trouve dans les deux grands partis politiques—à ceux-ci, il suffirait peut-être de rappeler ce que lord Elgin, lord Dufferin et le marquis de Lorne ont dit de notre nationalité, et surtout cette

spirituelle remarque de lord Dufferin, que le monde serait par trop ennuyeux s'il était jeté tout entier dans le même moule ; il suffirait de leur dire que le lit de Procuste fut de tout temps une cruelle et inutile invention, et que la chimère de l'unité de langue et de nationalité a coûté au monde plus de larmes et de sang que sa réalisation n'aurait pu lui valoir de bonheur.

Et à cela, nous ajouterons que dans trois occasions mémorables ce fut grâce surtout aux efforts de notre clergé que le pays resta sous la domination britannique, que dans la provinces de Québec, dans Ontario dans les provinces maritimes, au Manitoba, au Nord-Ouest et sur toute la surface des Etats-Unis, nous n'avons jamais demandé que notre place au soleil et des droits égaux à ceux des autres populations ; que ce n'est pas un crime pour nous d'être attachés à une langue qui n'est point, comme certains idiomes, une curiosité philologique, mais qui tient encore une très grande place dans le monde ; qu'enfin le Saint-Laurent remontera son cours et refoulera les flots de ses cataractes avant que nous ayons cessé d'aimer notre ancienne mère patrie.

Pourquoi du reste ces alarmes ? Elles sont si étranges, que nous serions portés à en contester la sincérité. Pourquoi ceux à qui nous nous adressons ne feraient-ils pas ce que nous faisons nous-mêmes ? En apprenant notre langue, en étudiant notre histoire, en cultivant notre littérature comme nous cultivons la leur—beaucoup plus qu'ils ne le supposent—pourquoi de même que le roi chevalier demandait sa part de l'héritage d'Adam, ne réclameraient-ils point leur part de notre glorieux héritage ?

Mais ces considérations nous entraîneraient, de fait, elles m'ont déjà entraîné trop loin. Maintenant, si

vous le voulez bien, pour terminer, un mot d'adieu et de remerciements.

Merci à vous tous, organisateurs de cette belle fête.

Merci à vous, compatriotes des autres provinces.

Merci à vous surtout, compatriotes de la grande République voisine. Merci et adieu. Franchement, j'aimerais mieux dire au revoir ; mais cela dépend de vous ; sans en avoir tout à fait pris notre parti, nous comprenons mieux le rôle important que vous êtes appelés à jouer au delà de la frontière, car de plus en plus vous faites honneur à notre race. J'aurais bien des choses à ajouter, si le premier ministre de cette province, qui a fait les choses si dignement, ne vous avait déjà adressé la parole.

Adieu à vous tous, et salut à toi, vieille cité de Champlain, cité de toutes les épreuves, de touts les malheurs, de toutes les gloires !

Tu n'as rien à envier à tes rivales dans le passé, et l'avenir te réserve des jours meilleurs. Assise sur le promontoire de Stadaconé, tu réalises le rêve de Charlevoix, le précurseur de Garneau et de Ferland ; de jeunes villes déjà florissantes te font cortège sur les trois amphithéâtres dont le plus vaste est couronné par la chaîne onduleuse et gracieuse des Laurentides.

Lorsque le soir, semblable à une reine couverte de ses diamants, tu illumines des splendeurs dues au progrès moderne—auquel tu n'es pas aussi étrangère qu'on le prétend— ta citadelle, tes vieux remparts, ta noble basilique, ta grande université, et la magnifique promenade qui remplace le château Saint-Louis de Frontenac, mille souvenirs historiques surgissent autour de toi, apparitions tantôt gracieuses tantôt sanglantes, mais toujours glorieuses.

Tes fils sont partout luttant avec ceux de la ville de Maisonneuve ; il serait difficile de dire où les uns

et les autres n'ont pas pénétré. Ils se sont trouvés et se trouvent encore côte à côte dans les combats de la science et du patriotisme ; jusque dans leurs nécropoles ils ont plus d'un souvenir qui leur est commun. Tandis que sur le mont Royal dort du long sommeil un homonyme de notre héros, un second Cartier dont le nom est maintenant du domaine de l'histoire, sur les hauteurs de Sainte-Foye repose un de nos plus grands écrivains, un de nos plus purs patriotes, que j'ai déjà nommé.

Vieilles et illustres cités des bords du Saint-Laurent, centres du développement prodigieux de nos populations rurales, centres aussi de l'activité d'hommes qui appartiennent à bien d'autres races, si la Providence exauçait les vœux d'un enfant de Québec, vous resteriez longtemps unies par vos grands souvenirs, par vos nobles aspirations, accueillant tous les progrès véritables et conservant, à l'ombre du drapeau britannique, toutes les saintes et nobles choses qui forment le trésor de vos traditions, et le monde faisant une variante à un mot bien ancien, le monde dirait de vous : *par nobile sororum !*

DONNACONA

I

Stadaconé dormait sur son fier promontoire ;
Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,
Protégaient son sommeil.
Le roi Donnacona, dans son palais d'écorce,
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines ;
Il venait de soumettre à ses lois souveraines
Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix, dans les savanes,
Le lièvre ou la perdrix ; autour de leurs cabanes
Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche,
Le roi Donnacona !
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses
Que le vieux roi parla :

II

" Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?
Quels esprits ont guidé cette race velue
En deçà du grand lac ?
Pour le savoir, hélas ! dans leurs fureurs divines,
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines
Que renfermait leur sac !

" Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit, car nos bois ont pour maîtres
Les dieux de l'étranger.
Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu, cependant, avec plus de vaillance,
Conjurer ce danger.

" J'aurais pu repousser loin, bien loin du rivage,
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.
Mais de Cabir-Coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

" Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! Ma poussière exécrée
N'y reposera pas.
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traître
Qu'on nommera tout bas.

" Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide ;
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage.
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

" Taiguragny l'a dit : de ses riches demeures,
Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures,
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

" Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! Que nulle peur n'arrache
A vos cœurs un soupir !
Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,
Tous ces fiers étrangers, sous vos flèches rapides
Vous les verrez courir.

" Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte,
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte ;
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice,
De ceux dont il venait expier la malice
Ce Dieu reçut la mort.

" Domagaya l'a dit : les tribus de l'aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé
De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance,
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté."

III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,
Il partait entraîné.
Ses femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
Criant Agouhanna ! De leur clameur plaintive
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
Le marin leur promit qu'à la douzième lune
Ils reverraient leur roi.
Des colliers d'ésurgni scellèrent la promesse ;
Cartier les accepta ; puis ils firent liesse,
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent ;
Cinq hivers, cinq étés lentement s'écoulèrent :
Le chef ne revint pas.
L'étranger, de retour au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade,
Raconta le trépas.

IV

Vieille Stadaconé ! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire :

Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démoli, grand par la souvenance
Du roi François premier.
Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence,
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier!

Donnacona ramène au pays des ancêtres
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragni.
Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout, comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho, sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète: Agouhanna!